

# *Les Amis du Montignacois*

## *RENDEZ-VOUS N°9*

### *Yvon Delbos*

#### *Le saviez-vous ?*

Il y a exactement 70 ans, était inauguré le Collège Yvon DELBOS de Montignac.  
Mais qui était Yvon DELBOS ?



*(Buste situé devant la Mairie, réalisé par Gilbert PRIVAT en 1966)*

#### *..Des bords de Vézère aux palais de la République...*

Yvon DELBOS a collaboré avec 9 Présidents de la République et a été 7 fois Ministre. Il fut Député de la 4<sup>ème</sup> circonscription de la Dordogne de 1924 à 1955, puis Sénateur.

**« Un homme sans idéal est un pauvre homme »**  
(Yvon Delbos)

Pierre Stanislas Yvon DELBOS naît le 7 Mai 1885, à Thonac. Son père, Pierre, y est instituteur ; sa mère, Eugénie, est institutrice à Marquay. Il passe son enfance à Thonac, puis à Jayac, près de Salignac où ses parents sont mutés.

Ils y restent jusqu'à leur retraite, puis s'installent à Montignac dans la maison du bord de Vézère qu'ils ont achetée en 1909 (il avait 24 ans).

Dès cette date, les noms de Montignac et Yvon Delbos sont inséparables : c'est là qu'il passe le plus de temps en dehors de Paris, et c'est là que sera le quartier général de ses activités politiques de Dordogne. Il écrira un jour : «[...] dans cette belle ville qui est la mienne, tout mon être vibre aux plus puissants appels du sol. Je sens en moi monter dans les veines la sève enivrante de ce pays natal où j'ai tout mon cœur et toute mon affection [...]».

Elève boursier, il effectue un cursus scolaire classique au Lycée de Périgueux. Il est admis en 1<sup>ère</sup> supérieure à Poitiers, puis au prestigieux Lycée Henri IV à Paris. A 22 ans, il réussit le concours d'entrée à l'Ecole Normale Supérieure, rue d'Ulm.

En marge de ses études, il pratique le rugby et il sera même sélectionné en équipe de France. C'est à cette époque qu'il s'inscrit au Parti Socialiste.



Notre jeune étudiant se passionne pour la politique, et découvre dans son monde parisien qu'un nouveau pouvoir est en marche : le journalisme !

En 1911 il décroche brillamment l'agrégation de lettres.

Durant ses études, il a fait quelques petits travaux de journalisme pour gagner un peu d'argent, et il a été remarqué.

Passionné par l'écriture et les débats d'idée, il entame donc une carrière de journaliste et entre au journal « Le Radical ». La ligne centre gauche de ce journal lui convient bien ; après les tentations extrême gauche de sa jeunesse, à 26 ans il s'est assagi, et devenu plus modéré.

Il écrit « *Le Parti Radical Socialiste correspond à l'opinion du français moyen, et c'est de cette origine populaire qu'il tire la force de ses méthodes* ».

Le journal Le Radical est installé dans le même immeuble que l'Humanité ; il y croise donc régulièrement Léon Blum et Jean Jaurès !

Il devient ami avec Mr Caillaux, ministre des finances dont la femme va assassiner le directeur du Figaro et être acquittée (quelle époque !).

Cela fait 10 ans que Y.D. a quitté son Périgord natal, et, tout naturellement, il a envie de concrétiser son engagement politique par un mandat local, et tout aussi naturellement, il se tourne vers le Sarladais où il prend une place solide.

Le 28 juin 1914, lors du banquet radical annuel, il est élu secrétaire général de la fédération départementale des radicaux valoisien.

Au même moment, à l'autre bout de l'Europe, l'Archiduc François Ferdinand d'Autriche est assassiné à Sarajevo. Et un mois plus tard, le 31 Juillet 1914, Y.D. s'entretient longuement avec Jean Jaurès au siège du journal l'Humanité. Deux heures après il entend une détonation et un remous de foule : Jean Jaurès vient d'être assassiné.

Nous entrons là dans l'histoire avec un grand H :

1<sup>er</sup> Août, mobilisation générale, 3 Août, déclaration de guerre par l'Allemagne.

Le 5 Août, Y.D., à 29 ans, entre comme sergent au 304<sup>e</sup> régiment d'infanterie où il est blessé le 13 Septembre au bras droit. Puis c'est Verdun, la Marne, l'Aisne...

Après différentes affectations, il sera pilote aviateur dès Juillet 1916. Plusieurs fois blessé, décoré et cité, il terminera lieutenant dans l'armée de l'air.

S'il attribue une grande valeur à la Croix de guerre qu'on lui a décernée, il refuse la Légion d'honneur à titre militaire en 1928, car selon lui, les parlementaires sont « *faits pour donner des médailles, pas pour en recevoir !* »

Dès la fin de la guerre, Y.D. reprend ses activités politiques et journalistiques. Il a conscience que sa carrière politique périgourdine dépend de ses chroniques ; il doit se faire connaître et reconnaître, diffuser les idées fondamentales auxquelles il est très attaché, c'est-à-dire :

- Une certaine idée de la République
- Un radicalisme fort au sein de l'indispensable union des gauches
- Une école unique et laïque
- La paix par la SDN (Société des Nations) et le désarmement
- L'exaltation de la France agricole
- Un régime parlementaire, et en cela il s'oppose à Clémenceau qui veut renforcer l'exécutif. Pour lui, le Président doit arbitrer, non gouverner.

En Mai 1922, il effectue un premier mandat local dans le canton de Carlux : il est Conseiller d'Arrondissement.

Ses efforts portent leurs fruits, et à 39 ans, Y.D. devient député de la Dordogne. Il appartient au groupe le plus nombreux de la Chambre, que l'on a appelé le « Cartel des Gauches ».

Nommé sous-secrétaire d'Etat dans le gouvernement Painlevé en 1925, il a en charge l'enseignement technique et les beaux-arts. C'est à lui que nous devons l'application de la Taxe d'Apprentissage, toujours en vigueur ! Six mois plus tard il est ministre de l'instruction publique, pour 47 jours.

C'est à ce moment, en 1925, qu'il rencontre une actrice très connue : Germaine Rouer, mais, timide, il ne se déclare pas et elle en épouse un autre. Il faudra attendre 1932 pour qu'ils se retrouvent à nouveau.



Germaine ROUER

Dans sa vie personnelle, Y.D. vit très simplement ; il a gardé le même petit deux pièces du Quartier Latin durant longtemps, puis s'est installé dans un appartement à peine plus grand dans le 15<sup>e</sup> arrondissement car ses goûts sont simples : la fréquentation des amis de jeunesse, la convivialité des restaurants du sud-ouest à Paris, le théâtre, le cinéma, la culture... son ambition est politique, non économique.

Sa seule propriété, apparemment, sera la maison de ses parents à Montignac.

D'ailleurs, après son bref passage au gouvernement, il se consacre entièrement à la politique, au parlement et au journalisme.

Il devient un « seigneur » du département, mais surtout du sarladais, et de 1926 à 1936, trois actions l'occupent :

- La protection contre les calamités agricoles
- La défense de la noix et du tabac
- l'organisation du « culte » d'Eugène Le Roy : il connaît l'attachement des Périgordins et des Sarladais au personnage d'ELR. Il entreprend de faire connaître son œuvre en France et même au-delà des frontières

En 1934 Y.D. est élu Conseiller Général du canton de Montignac. Son rôle est croissant dans le groupe parlementaire radical au Palais Bourbon. Il devient un des cinq membres du comité directeur présidé par Daladier puis par Edouard Herriot, et accède lui-même à la présidence du groupe en 1934.

A deux reprises le Président de la République, Albert Lebrun, lui propose de former un gouvernement.

Le 24 Janvier 1936, Y.D. entre comme Garde des Sceaux au gouvernement d'Albert Sarraut, puis comme ministre des Affaires Etrangères dans le gouvernement Blum. Il participe donc activement au gouvernement de « Front Populaire » et va certainement côtoyer sa collègue périgordine Suzanne Lacore, institutrice à Ajat, qui sera une des trois premières femmes ministres.

Jusqu'en Mars 1940, il ne va pratiquement pas quitter les ministères.

L'époque est très complexe tout comme les circonstances qui vont mener à la guerre mais YD va jouer un rôle essentiel.

Quand les troupes allemandes entrent en Autriche le 12 Mars 1938, la France est sans gouvernement. Y.D. expédie les affaires courantes.

Le 10 Avril, les radicaux changent de camp et Edouard Daladier constitue un gouvernement appuyé sur la droite. C'est Georges Bonnet, rival Périgordin de Y.D. qui est nommé aux affaires étrangères.

Georges Bonnet remise les mesures sociales et signe les accords de Munich le 30 septembre 1938 avec Hitler, Mussolini et Chamberlain qui acceptent l'annexion d'une partie de la Tchécoslovaquie.

Depuis le printemps 1939, Y.D. ne croit plus à la préservation de la paix. Les menaces allemandes sur le port de Dantzig et sur la Pologne le convainquent qu'il ne faut plus temporiser. En cela il est totalement en opposition avec les radicaux de Dordogne, Georges Bonnet en tête, qui ne veulent pas « mourir pour Dantzig ».

Y.D. se démène pour renforcer les liens avec la Grande Bretagne, et obtenir un accord militaire avec les Russes.

Durant cette période cruciale, il aura été vingt-deux mois Ministre des Affaires Etrangères. Il semble que le jugement de l'histoire soit très dur à son égard.

En 1937 il s'était engagé dans un grand périple pour nouer ou renouer des relations avec les pays d'Europe centrale.

Y.D. n'a pas laissé d'archives personnelles et n'a pas témoigné. Dommage.

La guerre a éclaté le 3 Septembre 1939. Edouard Daladier a appelé Y.D. au ministère de l'éducation nationale et il y restera jusqu'en Mars 1940.

La France est envahie en Juin 1940 mais dans la débâcle, comment organiser le baccalauréat ?

Le gouvernement s'est replié à Bordeaux et Y.D., que l'on dit souvent « hésitant », a une position très claire face à l'armistice : il défend farouchement la poursuite de la lutte.

Devant la division de son ministère, le Président du Conseil Paul Reynaud présente sa démission au président Albert Lebrun, qui nomme le Maréchal Pétain. Nous connaissons tous la suite.

Le 20 Juin, un dernier bateau, le « Massilia » quitte le bordelais vers Alger, et un certain nombre de politiques et de fonctionnaires s'embarquent, dans le but de former un gouvernement en Algérie. Parmi eux : Yvon Delbos, Edouard Daladier, Mendès France et André Maurois.

A un moment, le commandant de bord demande aux passagers de mettre leur gilet de sauvetage, et Y.D. s'exclame « [...] ne croyez-vous pas que c'est ce qui pourrait nous arriver de mieux ?... de mourir maintenant ? [...] » (ambiance !)

C'est par la radio qu'ils apprennent la nomination de Pierre Laval comme vice-président du conseil.

Après quelques mois à Alger puis à Marseille, il a enfin l'autorisation de rentrer à Montignac. Il n'est pas en résidence surveillée, mais il se sait épié. Il pense être observé de près par les services de Pierre Laval, avec qui il a eu de grands différents politiques, et il ne veut mettre personne en danger dans son entourage.

Il a peut-être été contacté par la résistance en formation mais son appartenance aux divers gouvernements d'avant-guerre, accusés d'être responsables de la défaite, font de lui un personnage que l'on situe mal à l'époque. On peut penser qu'il n'a pas, à plus de 55 ans, une « énergie guerrière ».

A partir de 1942, Charles de Gaulle lance depuis Londres des appels aux politiques restés en France afin qu'ils le rejoignent. Y.D. finit par se décider au printemps 1943. Il serait apparemment le premier parlementaire radical à se rallier à Charles de Gaulle ; mais ce départ n'a pas lieu, car il est arrêté à Montignac le 28 Avril 1943 par la Gestapo.

Germaine Rouer le comprend vite, car le message attendu à la radio de Londres pour l'informer que tout se serait bien passé n'arrive jamais « *quand les violettes s'ouvriront* », ce message était leur code.

Il est interné dans un cachot du camp d'Orieanenburg, à une trentaine de km de Berlin, durant 20 mois. Il est libéré par les Russes le 7 Mai 1945 : le jour de ses 60 ans ! Et il rentre à Montignac le 19 Mai 1945.

Enfin dans « sa » maison, dans « son Périgord » et après quelques semaines de repos, de réflexion et bien des hésitations, il décide de reprendre la lutte politique.

Son rival de toujours, Georges Bonnet, replié en Suisse, est en disgrâce car il avait voté les pleins pouvoirs à Pétain.

En revanche Y.D., survivant honorable de la 3<sup>e</sup> République, grandi par la déportation, est respecté et honoré par bon nombre de républicains. En moins de 2 ans, il retrouve ses responsabilités : le journalisme bien sûr, et les mandats politiques. Il est élu à la nouvelle Assemblée Constituante, dont il devient même Vice-Président.

En Périgord, il bat la campagne pour restaurer le parti Radical, et ma foi, il y parvient, alors que dans le reste de la France il n'en finit plus de décliner.

Paul Ramadier lui donne un ministère dans le 1<sup>er</sup> gouvernement de la 4<sup>e</sup> république en Janvier 1947. Dans les différents cabinets qui vont se succéder, Y.D. restera ministre aux Affaires Etrangères ou à l'Education Nationale jusqu'en 1950. A l'Education Nationale, il entreprend une réforme totale et majeure du système scolaire, en vain. Sur cet échec, il quitte définitivement les ministères en 1950, et s'accorde un repos.

C'est là, le 10 août 1950, qu'il épouse enfin Germaine Rouer, dans la plus stricte intimité, à la mairie du IV<sup>e</sup> arrondissement. Il a 65 ans, elle 53.

Les dernières années d'Y.D. vont être consacrées à trois objectifs dans ses travaux parlementaires, comme dans ses rubriques de journaliste :

- 1 – La construction de l'Europe de la paix, avec l'Allemagne
- 2 – Le maintien du radicalisme en Dordogne
- 3 – Couronner sa carrière par le poste suprême : la présidence de la république !

Il est certain qu'il avait refusé à plusieurs reprises le poste de Chef de Gouvernement car il ne se sentait aucune compétence en matière économique ou financière, et qu'il ne se sentait pas capable de gérer les querelles de partis ou d'appareils, de doser les alliances. En revanche, lui qui a représenté la Dordogne durant 29 ans au Parlement, il aurait aimé le « perchoir », c'est-à-dire la présidence de l'Assemblée Nationale, ce qui n'a pas été possible. Alors que le plus haut poste de l'état, la Présidence, dans la contexte de la 4<sup>e</sup> république, c'est à dire un poste d'observation, d'arbitrage et de conseil, au-dessus des partis et des débats politiques, un poste de « sage », il l'envisageait sérieusement.

Déjà dans les années 1920, s'opposant à Georges Clémenceau, il disait que le président devait « arbitrer, non gouverner ». En 1953 ses chances ne sont pas nulles, loin de là : il est respecté, considéré comme un homme honnête et droit, il compte beaucoup d'amis de tous bords, et il a une grande expérience de parlementaire et de ministre. Toutefois il approche de 70 ans et son tempérament indécis le dessert.

Le Parlement, réuni en congrès à Versailles pour élire le Président de la République, entame le vote le 17 décembre 1953. Y.D. est en concurrence avec sept autres candidats. Sur 932 votants, au 1<sup>er</sup> tour il n'obtient que 129 voix, ce qui signifie qu'il n'a pas fait le plein des voix radicales. Au 2<sup>e</sup> tour, il n'y a plus que 4 candidats, au 3<sup>e</sup> tour, le lendemain, il reste 3 candidats. Y.D. comprend qu'il est lâché par ses amis et son parti et se retire.

Il faudra attendre le treizième vote pour qu'un candidat, qui n'était pas présent dans les premiers tours, soit élu : c'est René Coty.

A partir de cet échec, Y.D. se replie sur la politique en Dordogne, mais sa fatigue est réelle. Elu sénateur de la Dordogne en 1955, il a du mal à assumer ses fonctions car sa santé est défaillante.

Il meurt à Paris, d'un infarctus, le 15 Novembre 1956, à 71 ans.

C'est à Montignac qu'il sera enterré. Des milliers de personnes vont l'accompagner, dont Robert Lacoste, et René Billères, Ministre de l'éducation nationale, représentant le Président René Coty.

Depuis, il repose dans ce Périgord noir qui, disait-il « [...] m'a vu naître, où reposent tous mes ancêtres et qui doit me recevoir un jour [...] ».

*Sources : Archives personnelles et journaux d'époque.*

*Yvon DELBOS, biographie par Bernard LACHAISE éditions FANLAC*



Rue de la PEGERIE dessinée par Maurice ALBE. A gauche la maison d'Yvon DELBOS.  
Yvon Delbos a largement contribué au succès de Maurice ALBE (1900-1995), jeune artiste périgordin dans les années 1920



Inauguration du lycée Yvon Delbos le 7 Septembre 1952